

## Conférence de M. Jacques Dargaud Délégation de Champagne-Ardenne

### LES DICTIONNAIRES DE LANGUE FRANÇAISE

Il y a des dictionnaires dans chaque bibliothèque, il y en a un dans presque chaque foyer. Cependant, pour commencer, voyons précisément ce qu'est un dictionnaire. L'Académie en donne cette définition : « Recueil méthodique de mots rangés le plus souvent dans l'ordre alphabétique ». Le plus souvent ? En effet – même sans parler des langues transcrites en idéogrammes – il peut y avoir des exceptions à l'ordre alphabétique. Dans la première édition de son dictionnaire, l'Académie elle-même utilisa l'ordre des racines : il fallait chercher humain et inhumain dans l'article homme. Les dictionnaires étymologiques actuels peuvent présenter les mots dans l'ordre des étymons : ainsi pour trouver huitre dans le *Französisches etymologisches Wörterbuch* (dictionnaire étymologique français) en 25 volumes, il faut chercher le mot latin *ostrea* ; c'est dire que la consultation n'est pas aisée (et encore moins si on ne comprend pas l'allemand). Cependant, les étymons sont bien sûr rangés par ordre alphabétique. De même dans un dictionnaire analogique, les mots peuvent être regroupés autour de mots-centres, lesquels sont rangés, eux, par ordre alphabétique. Dans un dictionnaire de rimes, ce sont d'abord les rimes qui sont rangées par ordre alphabétique.

Le mot **dictionnaire** a été emprunté tout au début du XVI<sup>e</sup> siècle au latin médiéval *dictionarium* (avec un seul n), dérivé au XII<sup>e</sup> siècle de *dictio* « action de dire, discours ». Dictionnaire est actuellement le terme générique par rapport à quelques autres : trésor, lexique, vocabulaire, glossaire.

Le **trésor** à l'origine est monolingue, par opposition au dictionnaire bilingue (ou plurilingue). Cette distinction a disparu. Mais la métaphore *trésor* se trouve encore de nos jours dans certains titres d'ouvrages : petits ouvrages de l'éditeur Belin, mais aussi ouvrage monumental en quinze volumes (TLF).

**Lexique** (grec *lexicon*, de *lexis* « mot ») et **vocabulaire** (latin médiéval *vocabularium*, de *vocabulum*, « mot ») sont deux mots forgés à la Renaissance. Ils désignent un dictionnaire succinct et spécialisé : lexique français-grec, lexique des mots de Corneille, lexique des termes ferroviaires, vocabulaire des sportifs, de l'architecture...

**Glossaire** (1585, à l'origine avec un seul s), contrairement à lexique et vocabulaire, provient de l'Antiquité latine. En effet le glossaire (ou les gloses) est la forme la plus ancienne de ce qui deviendra le dictionnaire. Les gloses (on trouve *glossae* dès le premier siècle avant J.-C. chez Varron) sont les explications nécessaires de certains mots rares, explications en bas de pages ou en interlignes et finalement reprises en liste. Après l'Antiquité, citons, fort célèbres, les *Gloses de Reichenau* (VII<sup>e</sup> siècle), recueil de mots de la Vulgate avec leurs équivalents en roman ; c'est le plus ancien document où apparaissent des mots de ce qui deviendra notre langue.

Encyclopédie (mot d'origine grecque, de *enkuklios*, « en cercle, en cycle » et *paideia*, « éducation ») est proche du même champ lexical : dans la conscience collective, les mots encyclopédie et dictionnaire sont étroitement liés, les notions qu'ils recouvrent interférant souvent et étant parfois confondues. En effet, il existe des dictionnaires encyclopédiques et l'encyclopédie alphabétique ayant son origine au XVII<sup>e</sup> siècle se distingue peu du dictionnaire. Si le dictionnaire en son enfance (ou glossaire) est d'abord une liste de mots, l'encyclopédie n'est pas initialement un livre, mais, comme l'indique l'étymologie, un cycle d'études à parcourir (cf. Vitruve, Quintilien). *Encyclopedia* est attesté en anglais en 1531 comme cycle de connaissances et encyclopédie est employé l'année suivante par Rabelais dans un contexte passablement ironique. L'encyclopédie est, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, un

ouvrage où l'on tente de traiter exhaustivement de l'ensemble du savoir ; par extension c'est un ouvrage qui traite systématiquement d'un domaine des connaissances (ex : encyclopédie d'architecture). Le classement peut être thématique ou alphabétique ; dans ce dernier cas l'encyclopédie tient du dictionnaire. Les grands noms de la démarche encyclopédique de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle sont Varron, Pline l'Ancien, saint Augustin, Isidore de Séville, Hugues de Saint-Victor, l'Italien Latini, l'Anglais Chambers, Diderot et d'Alembert....

La différence entre encyclopédie et dictionnaire se révèle aux entrées. L'encyclopédie n'utilise l'entrée que comme accès au domaine à décrire. Il n'y a pas d'entrée qui s'impose : tout mot voisin du même champ pourrait convenir. Au contraire le dictionnaire, proprement dit s'intéresse aux mots d'entrée pour eux-mêmes. Ainsi, par exemple, le dictionnaire étudiera les mots *abeille*, *apiculture*, *bourdon*, *hydromel*, *miel*, *ouvrière*, *reine*, *ruche*..., alors que l'encyclopédie en choisira un seul (abeille, ou bien apiculture, ou bien miel) pour développer tout ce qu'il y a à dire dans le domaine.

L'encyclopédie n'explique en principe que des noms – noms communs et noms propres – et en tout cas pas de mots grammaticaux (prépositions, conjonctions, pronoms, déterminants). Le dictionnaire proprement dit, c'est-à-dire le dictionnaire de langue, n'a pas de noms propres.

Le **dictionnaire encyclopédique** est un genre intermédiaire entre l'encyclopédie et le dictionnaire de langue. On dit justement que celui-là est un dictionnaire de choses, celui-ci un dictionnaire de mots. Les entrées du dictionnaire encyclopédique sont les mêmes que celles du dictionnaire de langue ; mais la nature de l'information est fort différente dans l'un et l'autre, le dictionnaire encyclopédique comportant des développements scientifiques, techniques, historiques, bibliographiques, pour tout dire des informations encyclopédiques qui n'auraient pas place dans un dictionnaire de mots. Celui-là est illustré, celui-ci ne l'est pas (du moins dans la tradition française) ; celui-là fait place aux noms propres contrairement à celui-ci.

Le rédacteur de dictionnaires est le **lexicographe**, mot apparu au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que **lexicologue** – la lexicologie ne datant que du XVIII<sup>e</sup> – est le linguiste qui étudie scientifiquement le vocabulaire. Même si les sens furent autrefois confondus, même si les mêmes personnes peuvent être compétentes dans l'un et l'autre domaines, on ne confond pas actuellement lexicographe et lexicologue.

Remarquons qu'il existe encore un mot plus rare **dictionnariste**, apparu dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Certains (Bernard Quemada) l'ont fait revivre pour désigner le professionnel qui est chargé de la conception d'un dictionnaire en tant que produit, par opposition au lexicographe à l'origine de l'ouvrage. Et ce n'est pas tout : on parle encore de **métalexicographe**, spécialiste de l'analyse et de l'histoire des dictionnaires !

Sans revendiquer un titre aussi savant, nous allons nous intéresser surtout, mais non exclusivement, aux grands dictionnaires de la langue française, les plus importants par la quantité des mots définis et la qualité des définitions. Soulignons préalablement que le dictionnaire général décrivant une langue ou la traduisant en une autre n'existait pas dans l'Antiquité. Il n'y avait pas par exemple de dictionnaire latin-grec ou grec-latin ; il y avait seulement des listes de mots à but essentiellement didactique, des gloses, comme nous l'avons dit, du genre de celles ultérieures de Reichenau. Le dictionnaire n'apparaît qu'à la Renaissance. C'est à partir de celle-ci que nous citerons une quinzaine de grands lexicographes, sans oublier les institutions : l'Académie française, bien sûr, mais aussi, contemporain, le CNRS. Volontairement, nous nous limiterons en principe au français hexagonal.

## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

### ROBERT ESTIENNE

---

Robert Estienne est né à Paris en 1503 d'une famille d'imprimeurs originaire de Provence. Ayant acquis une solide culture classique et appris le métier d'imprimeur, il prend vite la direction de l'entreprise familiale. En 1528, il épouse la fille du doyen des libraires universitaires de Paris, femme très cultivée qui aura beaucoup d'influence sur lui. Il va s'entourer d'intellectuels venus d'un peu partout, notamment Budé, à la fois collaborateur et ami. Le roi François I<sup>er</sup> aussi s'est pris d'amitié pour lui, vient souvent à la librairie et accorde son privilège pour chaque parution. La Bible et des œuvres latines sont les deux grands domaines de son activité éditoriale. Mais sa liberté critique lui attire l'animosité des théologiens de la Sorbonne. Se révèle aussi sa vocation de lexicographe : dès 1528, il entreprend, avec l'aide de plusieurs collaborateurs, un *Dictionarium seu Latinae linguae thesaurus*..., qui apparaîtra comme le premier « dictionnaire » bilingue, principalement destiné aux savants. Par la suite il rédige le *Dictionarium latinogallicum*, publié en 1538, destiné à ceux qui sont « en leur commencement et bachelage de littérature ». On voit que la vocation didactique du dictionnaire n'est pas un fait récent.

1539 est une date importante à double titre. D'une part, vous le savez, François I<sup>er</sup>, par l'édit de Villers-Cotterêts, impose la langue française comme langue administrative, au détriment du latin et des dialectes; d'autre part Robert Estienne publie son *Dictionnaire françoislatin*, premier ouvrage à s'intituler « dictionnaire » (*sic*).

C'est le souci de faciliter la tâche aux clercs de l'époque, en inversant le *Dictionarium latinogallicum*, qui nous a valu le premier dictionnaire dont la nomenclature soit en notre langue nationale. Ce bilingue retourné français-latin, avec 10 000 entrées, est un ouvrage précurseur, puisqu'il inaugure la série des listes alphabétiques de mots français suivis çà et là de premières définitions sommaires. Ajoutons que l'ouvrage jouera un rôle dans la fixation de l'orthographe - proche de la graphie latine -. Il sera réédité plusieurs fois.

L'imprimerie de Robert Estienne connaît une grande prospérité. En revanche les « persécutions » de la Sorbonne vont s'intensifier et, en 1550, sous le règne d'Henri II, il se réfugie à Genève avec sa famille. Avant de quitter Paris, il avait perdu sa femme et s'était remarié. Il est bien accueilli par Calvin et il se convertit alors au calvinisme, continue son activité jusqu'à sa mort en 1559.

Robert Estienne, philologue et imprimeur, peut être considéré comme le père de la lexicographie française.

### JEAN NICOT

---

Jean Nicot (1530 – 1600), maître des requêtes de l'Hôtel du roi, fut deux ans ambassadeur de France à Lisbonne. Il introduisit le tabac (surnommé l'herbe à Nicot) à la cour du roi de France, notamment pour soigner les migraines de Catherine de Medicis ; d'où le nom de la nicotine.

On lui doit la quatrième édition du dictionnaire de Robert Estienne. Elle se démarque des précédentes par une nomenclature plus étendue, environ 18 000 entrées et surtout par l'affirmation croissante du français pour les commentaires, les exemples et les indications grammaticales. L'édition, donc centrée sur la description du français et d'ailleurs intitulée

*Thresor de la langue françoise tant ancienne que moderne*, sera publiée à titre posthume en 1606.

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

C'est en moins de quinze ans (1680 – 1694) que parurent coup sur coup les trois grands dictionnaires qui allaient fonder l'histoire des dictionnaires monolingues et orienter notre production lexicographique jusqu'à nos jours.

### CÉSAR PIERRE RICHELET

---

César Pierre Richelet, grammairien et lexicographe, naquit en 1626 à Cheminon, actuellement dans le département de la Marne, et mourut à Paris en 1698.

Il fut d'abord régent au collège de Vitry-le-François, puis précepteur à Dijon. Reçu avocat au parlement de Paris, il abandonna les affaires pour les lettres, se perfectionna dans les langues anciennes, apprit l'italien et l'espagnol et étudia surtout les origines de la langue française.

Il est l'auteur du premier vrai dictionnaire de langue française, publié à Genève en 1680 sous le titre de *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, ses expressions propres, figurées et burlesques, la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, le régime des verbes, avec les termes les plus communs des arts et des sciences, le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue française*.

Il était d'une humeur caustique qui lui fit beaucoup d'ennemis, et cette première édition – dont il y eut d'ailleurs des contrefaçons – est pleine de traits satiriques contre certains : Furetière, son concurrent, et d'autres hommes de lettres. Suivirent des éditions expurgées et augmentées.

*Le Dictionnaire françois* se distingue par le rejet des termes dialectaux et triviaux ; seuls y figurent ceux du bon usage : 25 000 mots, avec des exemples choisis entre autres dans les œuvres de Boileau, Malherbe, Molière, Pascal, Vaugelas, et même de l'avocat Patin, aujourd'hui oublié, mais qui, ayant aidé Richelet, fit en sorte d'être cité.

Les dictionnaires de langue française d'Émile Littré, de Paul Robert et d'Alain Rey, seront les héritiers de l'œuvre de Richelet.

### ANTOINE FURETIÈRE

---

Antoine Furetière naquit à Paris en 1619 et y mourut en 1688.

Issu d'une famille de petite bourgeoisie, il fait d'abord d'excellentes études, acquérant une très bonne connaissance de l'Antiquité, assimilant même les rudiments de quelques langues orientales. Il s'oriente vers le droit civil puis le droit canonique. Reçu avocat en 1645, il achète la charge de procureur fiscal à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, puis devient notamment abbé de Chalivoy dans le diocèse de Bourges. Cependant Furetière s'intéresse tout particulièrement aux lettres : il publie un ouvrage en vers où on trouve toutes sortes de critiques des pédants et littérateurs. Lié d'amitié avec La Fontaine, il a l'estime de Racine et

de Molière. Furetière est élu à l'Académie française en 1662 et publie en 1666 le *Roman bourgeois*, parodie des romans héroïques. Il y brosse une satire de la société des précieuses, des avocats et des procureurs.

Dès son entrée à l'Académie il s'était intéressé à l'élaboration du *Dictionnaire*, au point même qu'on lui reprocha par la suite d'arriver en avance à chaque séance pour copier les travaux de la Compagnie. En fait Furetière projette assez vite de faire son propre dictionnaire, jugeant celui de l'Académie insuffisamment ouvert aux sciences et aux arts. L'Académie avait obtenu en 1674 un privilège d'exclusivité. Furetière réussit à en obtenir également un pour un projet qui ne semblait pas faire concurrence à l'Académie, mais cette dernière l'accusa de plagiat. Il s'en suivit un procès que Furetière intenta lui-même devant le Conseil du roi. Il fit paraître dans cette situation, en 1684, à Amsterdam, un petit ouvrage de 315 pages intitulé : *Essais d'un dictionnaire universel*, dans lequel il donnait des extraits du grand ouvrage à venir. L'Académie décida alors de l'exclure, décision obtenue à une voix près. Mais le roi s'opposa à ce que du vivant de Furetière on procédât à l'élection d'un remplaçant. Le lexicographe se vengea en s'adressant au public, écrivant en prose et en vers des pamphlets amusants, souvent injurieux, où il n'épargnait ni l'Académie ni les académiciens. Il déversa ainsi sa colère sur le pauvre La Fontaine, qui avait pris le parti de la Compagnie. N'avait-il pas trahi une longue amitié ? Furetière lui fit tous les reproches possibles ; tout y passa : ses fables, ses contes, les essais malheureux de théâtre et d'opéra, l'infidélité de sa femme et son propre libertinage !

Furetière mourut avant que son procès ne fût achevé et ne vit pas son dictionnaire imprimé.

Les deux volumes initiaux de la première édition parurent à Amsterdam en 1690, préfacés par l'écrivain et philosophe Pierre Bayle. Le *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et les arts* est le dictionnaire monolingue français le plus riche du XVII<sup>e</sup> siècle. Les définitions y sont, comme dans l'ouvrage de Richelet, accompagnées de quelques citations, mais surtout de commentaires de type encyclopédique. Ce sont alors des « traits d'histoire », des curiosités « de l'histoire naturelle, de la physique expérimentale et de la critique des arts » qui l'emportent en tant qu'informations. Avec finalement 3 volumes et environ 40 000 mots, l'ouvrage, presque double de celui de Richelet, est donc une description large de la langue française incluant les termes de métiers.

Si le Richelet peut être considéré comme notre premier dictionnaire de langue, le Furetière ouvre la voie des dictionnaires qu'on qualifiera par la suite d'encyclopédiques. Il est ainsi l'ancêtre du *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse.

## LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE (1<sup>e</sup> ÉDITION)

---

Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle avait été créée en Italie, à Florence, l'Accademia della Crusca ; son but était de rendre plus pure la langue italienne, c'est-à-dire alors celle de la Toscane. Dès 1591, on fit le projet d'éditer un dictionnaire italien. Le mot *crusca* désignait le son qu'il fallait séparer de la farine : le blason de l'Accademia représentait en effet un blutoir avec cette légende : « Il piu bel fior ne coglie » (elle en recueille la plus fine fleur).

Le *Vocabolario della Crusca* parut en 1612. Il présentait les mots de la langue littéraire toscane du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle et pour appuyer les définitions y étaient cités des exemples de Dante, Pétrarque, Boccace... Une nouvelle édition devait paraître en 1623, avant



même la création de l'Académie française, et être suivie d'une troisième en 1691, peu avant la publication de la première du *Dictionnaire de l'Académie française*.

L'Accademia della Crusca, qui donnait ainsi un statut officiel à l'italien, était un modèle séduisant pour le pouvoir royal français et la France aussi se devait d'avoir son grand dictionnaire... Or dès 1624, quelques amateurs de littérature se réunissaient régulièrement chez Valentin Conrart. Le cardinal de Richelieu informé décida d'officialiser ces réunions. Et c'est le 13 mars 1634 qu'eut lieu la première séance officielle ; la compagnie prit le nom d'**Académie française** consacré par lettre patente de Louis XIII en date du 25 janvier 1635. Il y est clairement rappelé combien « une des plus glorieuses marques de la félicité d'un État étoit que les lettres y fussent en honneur aussi bien que les armes ». Le dictionnaire fait partie des symboles d'un pays. Ainsi, dans les statuts votés par l'Académie en 1635, il est stipulé : « Il sera composé un dictionnaire... » (nous ne parlerons pas des autres projets).

Commencé peu après la création de la Compagnie, le dictionnaire fut l'objet de débats sur ce qu'il devait être. Chapelain, chargé d'en établir le plan, avait des idées proches de celles de la Crusca. Mais c'est à **Vaugelas** que fut confiée la rédaction de la première édition. Il publia en 1647 les *Remarques sur la langue française* : il ne prétendait pas fixer la langue, mais proclamait la doctrine du bon usage, celui « de la plus saine partie de la Cour et des écrivains du temps », préférant le langage de la ville, plus soigné, et des femmes, plus spontané, à celui des campagnes, patoisant, et des hommes, souvent pédants. L'institution fera sienne cette conception dans son principe.

On se reportera à la préface du dictionnaire paru en 1694. Les académiciens y annonçaient qu'ils ne feraient pas de citations, les exemples seraient créés par eux-mêmes. Quant à la manière d'organiser la nomenclature « on a jugé qu'il seroit agréable et instructif de disposer le dictionnaire par racines » ; malheureusement le public, déjà habitué à l'ordre alphabétique, rejettera cette présentation et l'Académie y renoncera dès l'édition suivante. La préface fait également référence à la « langue commune », c'est-à-dire la langue du moment « telle qu'elle est dans le commerce ordinaire des honnêtes gens » en ne retenant ni les archaïsmes ni les néologismes : l'Académie abandonne la dimension historique propre au *Vocabulario degli Accademici della Crusca*. Enfin elle ne retient que « les mots communs de la langue » excluant ainsi les termes techniques.

On ne pouvait cependant pas reprocher à l'Académie française d'ignorer le vocabulaire technique, puisqu'elle avait décidé qu'« un dictionnaire à part » y serait consacré. C'est à l'académicien Thomas Corneille, frère cadet de l'auteur dramatique, qu'en revint la publication. Ainsi est déjà alors établie la distinction entre dictionnaire d'usage et dictionnaire spécialisé.

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

### BASNAGE DE BAUVAL ET LES JÉSUITES DE TRÉVOUX

---

En 1701, à Rotterdam, une nouvelle édition du *Dictionnaire universel* de Furetière était publiée par Basnage de Bauval (1656 – 1710), ami de Furetière, protestant réfugié aux Pays-Bas. Il renforçait l'information encyclopédique et étymologique, tout en donnant à l'ouvrage une coloration calviniste.

Les jésuites de la ville de Trévoux, chef-lieu de la principauté des Dombes, avaient prévu de rééditer le dictionnaire de Furetière : l'édition de Basnage de Bauval, marquée de plus selon eux par « le venin de l'hérésie », les gênait. Ils en publièrent une adaptation en

1704, ouvrage couramment intitulé *Le dictionnaire de Trévoux*. La deuxième édition (1721) fit l'objet d'une sévère mise aux normes catholiques (cf. par exemple l'article *réforme*). Il y aura d'autres éditions tout au long du siècle ; la dernière, en 1771, comptera 8 volumes. La parution de l'*Encyclopédie* (1751) orientait alors les jésuites vers un travail d'opposition à l'idéologie des philosophes.

Le *Dictionnaire de Trévoux* est de type encyclopédique, très documenté en ce qui concerne les vocabulaires scientifiques et techniques, mais décrit aussi très bien la langue en synchronie, sans oublier l'étymologie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Basnage de Bauval et les jésuites de Trévoux, le dictionnaire devient une arme dans les combats idéologiques. Il en sera de même et davantage pour l'*Encyclopédie* de Diderot.

## DENIS DIDEROT

---

Même si nous avons fait le choix d'étudier les dictionnaires de langue, il est impossible de ne pas parler de l'*Encyclopédie* de Diderot. L'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences et des métiers* comprend 17 volumes de textes (72 000 articles) et 11 volumes de planches. Ce ne devait être à l'origine qu'une opération commerciale : le libraire Le Breton avait eu l'idée en 1745 de traduire la *Cyclopaedia* anglaise de Chambers, compilation publiée à Londres en 1727 avec un succès considérable. Il s'adressa à Diderot. Celui-ci s'engagea à fond et donna à l'ouvrage un caractère philosophique : il eut l'idée d'utiliser ce tableau des connaissances humaines pour mettre en lumière le progrès par la raison et combattre du même coup les croyances et les institutions du passé. Il écrit : « Il n'appartenait qu'à un siècle philosophe de tenter une encyclopédie... Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement... Il faut renverser les barrières que la raison n'aura point posées... » Il recruta les collaborateurs les plus compétents – jusqu'à 150 ! – et notamment le célèbre mathématicien D'Alembert. Il répartissait le travail, revoyait les épreuves, maintenait l'unité philosophique, se réservant spécialement les articles sur les sciences appliquées avec planches documentaires. Malgré les difficultés, sur lesquelles nous ne nous étendrons pas, Diderot s'entêta, força les résistances de l'autorité, intéressant à l'entreprise M<sup>me</sup> de Pompadour. Tout était achevé en 1780. L'édition fut vite épuisée en France et contrefaite à l'étranger.

À lire séparément les articles, rien de subversif n'apparaît : on n'attaque pas de front, on simule la naïveté ; on recourt surtout au procédé des renvois : un article d'une orthodoxie irréprochable renvoie à un autre qui, sous une apparence bénigne, glisse d'insidieuses attaques ; cet article renvoie à un troisième, de telle sorte qu'à la fin l'article de base est entièrement démoli.

Nous ne quitterons pas l'*Encyclopédie* sans nous intéresser un instant à l'article consacré au dictionnaire. D'Alembert y distingue trois types : « les dictionnaires de langue » ou « de mots », « les dictionnaires historiques » ou « de faits » et « les dictionnaires de sciences et d'arts » ou « de choses ». Cette présentation rejoint la distinction fondamentale actuelle, que nous avons faite nôtre, même si l'on regroupe habituellement les dictionnaires « de faits » et « de choses » sous l'adjectif *encyclopédiques*, sans les confondre avec les encyclopédies proprement dites – bien définies d'ailleurs par Diderot lui-même dans un autre article.

## LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE (DE LA 2<sup>e</sup> À LA 5<sup>e</sup> ÉDITION)

---

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est marqué par quatre éditions du *Dictionnaire de l'Académie*.

La **deuxième édition** parut en 1718 avec un classement alphabétique. Entre temps avait été publié ironiquement l'*Enterrement du dictionnaire* : 215 remarques critiques, signalant par exemple l'oubli de certains mots. L'Académie en avait tiré profit.

La **troisième** est de 1740, avec un progrès dans le domaine de l'orthographe : l'accent aigu y est par exemple introduit pour remplacer le S muet (*estoit* devient *étoit*) ; l'accent grave signale désormais le E ouvert ; les consonnes muettes disparaissent en partie (*obmettre*, *adjouster*, deviennent *omettre* et *ajouter*). Le parti des « modernes » l'emporte ainsi. De nombreux termes scientifiques et techniques sont ajoutés, ce qui révèle l'influence des philosophes.

Elle sera encore plus perceptible dans la **quatrième** (1763). Plus de 5 000 mots y sont ajoutés. En matière d'orthographe l'évolution se poursuit : elle se rapproche de la nôtre. C'est alors que l'on a séparé dans la présentation la voyelle I de la consonne J, la voyelle U de la consonne V.

La **cinquième** (1798) se fait dans des conditions exceptionnelles : en 1793 la Convention nationale avait en effet supprimé toutes les académies. Le dictionnaire comprend en guise de préface un long « discours préliminaire », sorte de manifeste des Lumières, et un intéressant supplément de mots révolutionnaires : environ 300 entrées, sans oublier la guillotine. Les définitions y sont conformes à l'idéologie nouvelle, par exemple « Souveraineté : Pouvoir de faire les lois et d'en assurer l'exécution. Cette puissance est une, indivisible, inaliénable et imprescriptible. Elle appartient tout entière au peuple » « Souverain : L'universalité des citoyens est le souverain ». Certains mots et certaines définitions ne seront pas repris dans l'édition suivante.

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le XIX<sup>e</sup> siècle est « Le siècle des dictionnaires » devait déclarer Pierre Larousse non sans raison.

### LES LEXICOGRAPHES DE LA 1<sup>re</sup> MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

---

De cette période, nous retiendrons notamment quelques dictionnaires réputés avant tout comme « accumulateurs » de mots, c'est-à-dire que, négligeant plus ou moins la précision dans l'information et la définition, ils se caractérisent d'abord par des nomenclatures pléthoriques. Il s'agit d'ouvrages très courants à leur époque.

**Claude Boiste** (Paris 1765 – Ivry-sur-Seine 1824) : *Dictionnaire universel de la langue française*, paru en 1800 et quinze fois revu, augmenté et réédité jusqu'en 1866, notamment par le bibliothécaire et écrivain Charles Nodier.

**Napoléon Landais** (Paris 1803 – Paris 1852) : *Dictionnaire général grammatical des dictionnaires français* (1834)

**Louis-Nicolas Bescherelle** (Paris 1802 – Paris 1883) : *Dictionnaire national ou grand dictionnaire critique de la langue française embrassant avec l'universalité des mots français l'universalité des connaissances humaines* (1843). Quelle ambition !



À noter que Bescherelle avait publié en 1842 *Le véritable manuel des conjugaisons ou la science des conjugaisons mise à la portée de tout le monde*, un manuel devenu célèbre au point que le nom de Bescherelle est parfois employé seul pour en désigner les éditions successives jusqu'à nos jours, puis par extension n'importe quel manuel de conjugaisons (ex : « Regarde dans ton Bescherelle ! »)

Le seul dictionnaire qui, dans la 1<sup>re</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, manifeste la tendance à élaguer, la tendance puriste, est de **Jean-Charles Lavaux** (Troyes 1749 – Paris 1827) : le *Nouveau dictionnaire de la langue française* (1820).

**L'Académie française**, qui en 1816, avait retrouvé son nom, ses statuts et ses prérogatives, publie la **sixième édition** de son dictionnaire en 1835. Les académiciens sont très réticents à reconnaître l'édition de 1798 ; ils changent des définitions, reviennent à l'étymologie, réécrivant par exemple *rhythme*... Cependant ils entérinent enfin la modification pour laquelle Voltaire déjà s'était battu : OI devient AI dans les imparfaits et les mots comme *français*. Ils régularisent les pluriels sur les singuliers dans les noms en *-ant*, *-ent*, les *enfants* s'écrivant dorénavant **enfants**. Le *Dictionnaire de l'Académie* comprend 30 000 mots, mais Paul Barré édite un complément (1838 – 1842) qui en ajoute plus de 10 000.

En abordant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on en arrive aux géants de la lexicographie que sont Littré et Larousse.

## ÉMILE LITTRÉ

---

Émile Littré, né à Paris en 1801, avait en réalité pour premier prénom Maximilien, donné par son père en souvenir de Robespierre. Sa mère, protestante non pratiquante, et son père, disciple de Voltaire, ne le firent pas baptiser, ce qui fit couler beaucoup d'encre lorsqu'il devint célèbre. Brillant élève, il eut comme condisciple Louis Hachette, qui sera son éditeur, et Louis Quicherat, futur auteur d'un dictionnaire français-latin encore utilisé actuellement. Littré devint polyglotte (langues anciennes et étrangères). Il réussit aussi fort bien dans ses études de médecine. En 1828, encore interne à l'hôpital, il collabore à une revue médicale et commence à traduire les œuvres complètes d'Hippocrate (qui paraîtront ultérieurement en 10 tomes grand format avec le texte grec en regard du texte français). Ses études médicales terminées en 1830, il ne présente pas sa thèse, ne voulant pas être amené à se limiter à l'exercice de la médecine. Toutefois, il continue de fréquenter l'hôpital et s'y adonne même à la recherche. Il est élu à 38 ans à l'Académie des inscriptions et belles lettres, et chargé par celle-ci d'études sur la médecine médiévale, les chansons de gestes et la poésie des troubadours. Il découvre le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, dont il va être le propagateur ; le positivisme sera déterminant pour son parcours et son œuvre lexicographique.

En 1841, Littré signe avec son ancien condisciple Louis Hachette un contrat pour un dictionnaire étymologique. Il prend du retard, signe un second contrat. Mais il décide en définitive d'élaborer un *Dictionnaire de la langue française*. Il commence l'ouvrage en 1859 et l'on sait, grâce à *Comment j'ai fait mon dictionnaire* (1880), combien il s'est imposé un régime spartiate, combien de veilles pour en venir à bout.

Les premières copies furent remises à l'imprimerie dès 1859, les dernières seulement en 1872 : au total, sans le supplément de 1877, 415 636 feuillets. De 1863 à 1873 parurent

chez Hachette les 4 volumes du *Dictionnaire de la langue française*. Cette œuvre monumentale eut aussitôt un succès considérable, apportant la célébrité à son auteur.

Il sera d'ailleurs successivement élu à l'Assemblée nationale (1871) – où il prend place à gauche et, très assidu, vote constamment avec les républicains modérés –, à l'Académie française (1873), malgré tous les efforts de monseigneur Dupanloup, l'irritable évêque d'Orléans. Il fut reçu en 1875 dans une loge du Grand Orient de France et, la même année, devint sénateur inamovible. Il mourut en 1881, après s'être fait baptiser l'année précédente.

Zola, à sa mort, fit paraître en première page du *Figaro* un article proclamant qu'Émile Littré, bien plus que Victor Hugo, méritait le titre d'homme du siècle.

Quelles sont les particularités de son dictionnaire, qui longtemps a fait autorité et que l'on consulte encore aujourd'hui avec grand profit ?

Ce qui frappe surtout, c'est l'étendue de la nomenclature. Littré déclare définir le français contemporain, mais sa démarche nous apparaît assez diachronique, car l'ouvrage est riche de termes propres à la littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, que l'on ne retrouve pas tous dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Littré avait la conviction que la langue française était à son apogée au grand siècle. Il est vrai qu'on y trouve aussi des termes techniques, dialectaux, inconnus de l'Académie, et, dans le *Supplément*, des néologismes. Le corpus des citations, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle à 1820-1830, est également très riche : 293 000 citations, 3 910 auteurs cités pour près de 80 000 définitions ; une énorme documentation.

Un article du Littré se divise en deux parties. La première comprend, outre la prononciation, les divers sens avec les citations, le cas échéant les synonymes et les particularités grammaticales. La seconde comprend l'historique, les rapports avec les dialectes et les langues romanes, et enfin l'étymologie. Les deux parties sont complémentaires : « La première sans la seconde, écrit Littré, est un arbre sans ses racines, la seconde sans la première est un arbre sans ses branches et ses feuilles ; les avoir réunies est l'originalité de ce dictionnaire » (préface de l'édition de 1873).

L'historique indique comment le mot a été compris à l'origine et rend compte de tous les sens intermédiaires, même disparus. Ce type d'informations ne se périme pas : c'est ce qui explique l'extraordinaire résistance au temps de l'ouvrage. « Le fond du langage que nous parlons présentement, écrit Littré, appartient aux âges les plus reculés de notre existence nationale. Quand une langue, et c'est le cas de la langue française, a été écrite depuis au moins 700 ans, son passé ne peut pas ne pas peser d'un grand poids sur son présent, qui en comparaison est si court ».

Comment les sens sont-ils classés ? Pour Littré, l'ordre doit être logique, presque naturaliste, de façon que l'on comprenne « par quels degrés et par quelle vue de l'esprit on passe d'une signification à l'autre ». En cette démarche, Littré se démarque volontiers de l'Académie française : dans la préface de 1878 il dit par exemple : « Dans le verbe *avouer*, la première signification qu'elle (l'Académie) inscrit est confesser, reconnaître ; mais sachant que *avouer* est formé de vœux, on comprend que tel ne peut pas être l'ordre des idées. Dans *commettre*, elle note d'abord le sens faire (commettre un crime) ; mais *commettre*, signifiant proprement mettre avec, ne peut être arrivé au sens qu'après un circuit ».

Contrairement encore à l'Académie, Littré accumule les citations : littérateurs, historiens, philosophes, scientifiques sont convoqués au long des articles, apportant chacun sa nuance à la définition. Ainsi pour le verbe *aimer*, Littré réunit 155 citations qui illustrent 13 significations avec une précision admirable. Littré s'appuie ainsi sur des citations qui, dit-il, « mettent les choses bien plus nettement sous les yeux que ne font les raisonnements ».

L'introduction, alors nouvelle, de la synonymie vient aussi préciser les significations ; voyons ce qu'il écrit sur *espoir*, *espérance* : « Ces deux mots sont très voisins. *Espoir* est le substantif du verbe *espérer*, sans aucun suffixe, et par conséquent équivaut exactement à l'infinitif ; *espérance* dérive du participe présent ; c'est l'état de l'âme de l'espérant. Par

conséquent *espoir* a un sens plus général, plus indéterminé qu'*espérance* ; et dans le vers célèbre de La Fontaine : « Quittez le long espoir et les vastes pensées », *espoir* seul convient, *espérance* serait impropre. À part cette nuance, *espoir* et *espérance* se confondent ». N'est-il pas arrivé à la perfection dans la définition ?

À noter que Sophie, la fille de Littré, refusa toujours que l'on touchât à l'œuvre de son père, ne fût-ce que pour la mettre à jour. Il fallut pour cela attendre que le dictionnaire fût tombé dans le domaine public. Alors que le besoin d'une réédition était évident et urgent pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le Littré, ouvrage mythique, n'a reparu qu'en 1956 – 1959 (quatre fois en quelques années), puis en 1999. Certains acheteurs ont été déçus car le Littré n'avait pas été régulièrement refondu comme les Larousse. Le Littré existe aussi en cédérom et sur Internet. Enfin, à l'initiative du journal *Le Figaro*, une nouvelle réédition, augmentée, est en cours depuis 2007. On peut se demander si le fond initial et son actualisation feront un ouvrage homogène. Quoi qu'il en soit, reconnaissons que la préface nous a été fort utile.

## PIERRE LAROUSSE

---

Pierre Larousse naquit en 1817 à Toucy, dans l'Yonne, d'une mère aubergiste et d'un père forgeron. Très tôt, il manifesta le désir du savoir et celui de propager ce savoir.

Il devint ainsi l'un des premiers élèves des Écoles normales qui venaient d'être créées par la loi Guizot en 1833, et fut, à vingt ans à peine, instituteur et directeur d'école dans son village natal.

Il va ensuite à Paris où il étudiera beaucoup, fréquentant assidûment bibliothèques et université, mais sans se présenter à des examens, d'où sa réputation d'autodidacte. Se fondant sur sa propre expérience, il écrit des manuels destinés à faire évoluer la pédagogie en accordant à l'élève un rôle plus actif et en éveillant davantage son esprit critique et créatif. La *Lexicologie des écoles primaires*, ouvrage publié à compte d'auteur en 1849, révèle bien ses deux passions : l'enseignement et la lexicographie. L'ouvrage devait connaître un grand succès pendant plus de trente ans.

En 1852, il fonde, avec Augustin Boyer, une librairie qui va prospérer en publiant entre autres ses propres œuvres, et notamment en 1856, le *Nouveau dictionnaire de la langue française*, petit dictionnaire qui eut beaucoup de succès : c'est l'ancêtre du *Petit Larousse illustré*.

En 1858, il créa une revue intitulée *L'École normale, journal d'éducation et d'instruction*, qui sera la tribune de ses théories pédagogiques. C'est dans cette revue qu'il allait annoncer, cinq ans plus tard, son intention de publier par fascicules son *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* : 542 fascicules furent livrés de 1863 à 1876.

Mais c'est en 1875 que Pierre Larousse mourut à Paris à 57 ans, avant d'avoir achevé l'ouvrage. Les quinze volumes furent terminés un an après, volumes auxquels s'ajoutent deux suppléments datant de 1878 à 1890.

Pierre Larousse, admirateur de Diderot, disciple d'Auguste Comte, avait eu l'ambition de donner à la France un nouvel ouvrage monumental. Ce ne sont pas moins de 20 000 pages, en petits caractères, sur 4 colonnes, presque sans illustrations, qui constitueront une œuvre jamais refaite dans de telles proportions. Et pourtant, au début, le projet lancé avec force battage avait été accueilli avec scepticisme. Un « Barnum littéraire » avait dit un critique.

Encyclopédique, le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* contient une somme extraordinaire d'informations. Les développements scientifiques, historiques, géographiques, constituent presque 70 % de l'ouvrage. Il faut dire qu'on y trouve parfois des articles

hypertrophiés, des anecdotes surprenantes, d'étonnantes formulations et des prises de position polémiques excessives (cf. les articles : *chemin de fer*, *flâneur*, *Angleterre*, *pape*, *Bonaparte*, *bas-bleu*, *fille*, *nègre*, etc.).

L'ouvrage est aussi, pourrait-on dire, un dictionnaire de langue, car chaque article présente en première partie une description de la langue dont l'importance est comparable à ce que l'on trouve dans le Littré. Larousse n'imité pas la « philologie archéologique » pour savants (comme il dit) de son concurrent, mais utilise comme lui les données de la linguistique comparée. Alors que Littré ne tient pas compte des œuvres postérieures aux années 1820, Larousse accueille volontiers des citations de contemporains (Hugo, Zola...). Le plan des articles est logique : sens propres, sens par extension, analogies et comparaisons ; mention de l'étymologie et de la chronologie.

On remarquera que parfois Larousse n'hésite pas à se mettre en scène. Ainsi, alors que l'article *escoffion* s'attarde sur l'étymologie, on trouve « Ce que je dis n'intéresse pas le lecteur, mais cela me passionne » !

Larousse était un militant avec comme objectif la diffusion des connaissances et de la pensée républicaine propre à instaurer une société démocratique et laïque. Son dictionnaire, dont on pouvait par exemple commander une seule feuille, eut pour public surtout les maîtres d'école et des gens assez modestes aspirant au savoir.

Larousse et Littré, contemporains, avaient en commun des conceptions politiques et morales, mais le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Larousse, didactique et encyclopédique, ne fit pas concurrence au *Dictionnaire de la langue française*, littéraire, culturel et philosophique de Littré : leurs publics étaient différents.

Nous concluons en reconnaissant à chacun de ces deux chefs-d'œuvre une dimension hors du commun dans la lexicographie française.

On nous excusera de ne pas parler de la **septième édition** du *Dictionnaire de l'Académie française* (1878), éclipsée par le rayonnement du Littré.

## HATZFELD, DARMESTETER ET THOMAS

---

En revanche nous présentons à côté des deux géants, le Littré et le Larousse, un ouvrage de dimension plus modeste : le *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*. Commencé en 1871, il est en deux tomes parus chez Delagrave, l'un en 1890 et l'autre en 1900. C'est l'œuvre d'Hatzfeld et Darmesteter. Hatzfeld, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand, était un logicien rigoureux : il est à l'origine du classement rationnel des sens, illustrés par des citations d'auteurs classiques. Ce classement n'est plus linéaire, comme par exemple dans le Littré, mais en arbre, ce qui correspond à une analyse plus fine ; cette innovation se retrouvera dès lors dans tous les grands dictionnaires de langue. Darmesteter, professeur de littérature médiévale et d'histoire de la langue française à la Sorbonne, était l'auteur d'un essai célèbre qui a fait longtemps autorité : *La vie des mots étudiés dans leurs significations* (1888) ; c'est lui qui écrivit les 300 pages du *Traité de la formation de la langue française* qui se trouve en tête du dictionnaire. Enfin intervint un troisième collaborateur, Thomas, professeur de philologie romane à la Sorbonne, qui se chargea des étymologies. Le *Dictionnaire général* est un ouvrage de grande valeur, le « meilleur dictionnaire français », a-t-on pu dire (Georges Matoré) ; il eut longtemps beaucoup de succès auprès des étudiants.

## XX<sup>e</sup> SIÈCLE

### LES SUCCESSEURS DE PIERRE LAROUSSE

---

**Claude Augé**, né en 1854 à l'Isle-Jourdain (Gers), mort en 1924 à Fontainebleau, fut d'abord instituteur, puis après avoir épousé une petite nièce de M<sup>me</sup> Larousse, il rejoignit en 1885 la Librairie Larousse, dont il devint vite l'un des directeurs. Jusqu'à sa mort il ne cessa de poursuivre l'œuvre du fondateur. De 1897 à 1904, alors que le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* se vendait encore, il fit paraître le *Nouveau Larousse illustré*, en 7 volumes, avec un supplément en 1907. L'essentiel du *Nouveau Larousse illustré* provient de son prédécesseur, mais le texte est diminué de plus de moitié par allègement de certains développements, suppression de digressions et anecdotes. Claude Augé donna aussi à l'œuvre un nouvel esprit plus neutre, plus scientifique, se gardant de tous propos subjectifs et partisans. « Résolu à l'impartialité, nous avons donc choisi des collaborateurs, écrit Claude Augé, sans distinction d'opinion, de parti, de confession, n'ayant en vue que la compétence ». Enfin, contrairement à son prédécesseur, qui n'avait que des lettrines décorées et quelques gravures, le *Nouveau Larousse* comporte de nombreuses illustrations.

C'est **Paul Augé**, le fils de Claude, formé dans l'esprit de la Maison Larousse, qui dirigea la publication du deuxième grand dictionnaire du siècle, le *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, dont les six volumes parurent entre 1927 et 1933.

Par rapport à ses prédécesseurs, ce dictionnaire présente un contenu renouvelé, compte tenu des progrès techniques et de la guerre. Cependant les articles, comme précédemment, sont divisés en deux parties, d'abord l'information linguistique, ensuite, le cas échéant, l'information encyclopédique. La place de l'image est toujours plus importante : il y a 120 000 mots, avec 46 641 gravures et 364 planches en noir et blanc ou en couleur.

Mentionnons ici le *Larousse mensuel illustré*. Cette publication, qui dura de 1907 à 1957 avec une interruption pendant la Seconde Guerre mondiale, était une « encyclopédie contemporaine » présentant des articles bien documentés sur les mots nouveaux, les faits, les personnages de l'actualité. Le *Larousse mensuel illustré* se vendait soit à l'unité, soit en volumes rassemblant plusieurs années, complétant ainsi les grands *Larousse*. C'est une mine de renseignements bien datés.

Pour le *Grand Larousse encyclopédique* en 10 volumes (1960 – 1964) et 2 suppléments (1968 – 1975), la librairie Larousse fit appel pour la première fois à un universitaire : **Jean Dubois**, professeur à Paris X (Nanterre), à qui on doit des ouvrages importants comme sa *Grammaire structurale* et, en collaboration avec d'autres, un *Dictionnaire de linguistique*.

D'autre part, à partir de 1956, Larousse avait commencé à utiliser les cartes perforées pour établir un inventaire du vocabulaire usuel avant la réalisation des articles. On avait retenu 1 240 rubriques, soit 711 pour les sciences humaines et 529 pour les sciences exactes, chaque rubrique étant confiée à un spécialiste placé sous l'autorité d'un secrétaire de rédaction responsable de l'une des treize grandes disciplines retenues. Il y aura ainsi tout un travail préalable avant la rédaction des articles : on aura utilisé 400 000 cartes perforées. Le résultat est monumental, avec plus de 100 000 mots.

En 1985 enfin, dans la même dynamique, était publié le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* en 10 volumes, actualisation du précédent.

Parmi les grands *Larousse*, un ouvrage est à mettre tout à fait à part : c'est le *Grand Larousse de la langue française* en 7 volumes publiés de 1971 à 1978. Un dictionnaire sans



illustrations, uniquement consacré à la description des mots de notre langue, voilà qui rompait tout à fait avec la tradition de la Maison Larousse. L'équipe de rédaction était presque entièrement constituée d'universitaires. Le premier responsable était **Louis Guilbert** (1922 – 1977), professeur à Paris X, auteur d'une thèse sur la formation du vocabulaire de l'aviation et notamment d'une étude intitulée *La Créativité lexicale*. Il s'était assuré la collaboration de collègues très compétents, de Nanterre également : **Henri Bonnard**, auteur des développements de grammaire et linguistique, et **Alain Lerond**, spécialisé dans les datations et étymologies. Les articles donc, centrés sur la langue, comportent une partie historique très développée, faisant apparaître avec précision l'étymologie, la datation du premier emploi connu et celles des suivants. On trouve ensuite la description du mot en langue, enfin, de manière systématique, les synonymes et les antonymes.

Malgré ses 7 volumes in quarto le GLLF ne compte que 74 000 entrées. Les rédacteurs ont choisi de privilégier la richesse de l'information sur celle de la nomenclature. Il s'agit d'une véritable dissection de la langue : 300 000 sens y sont traités. Dans le premier tome, il y a une importante introduction *De la formation des unités lexicales*, d'inspiration générativiste, signée de Guilbert, et surtout – c'est une innovation – 170 fiches de grammaire et linguistique réparties dans tout l'ouvrage. Si l'on regroupait ces fiches on aurait un livre complet, puisqu'elles représentent environ 600 pages. C'est ce qui a permis aux auteurs de définir leur ouvrage comme un « *Dictionnaire encyclopédique de la langue française* ».

Malgré toutes ses qualités le GLLF ne fut pas un succès de librairie ; peut-être trop élitiste, en tout cas concurrencé par le *Grand Robert*, il ne fut jamais actualisé, car imprimé de manière traditionnelle, sans recours à l'informatique.

## PAUL ROBERT

---

Paul Robert est né en 1910 à Orléansville. Son père possédait des plantations d'agrumes et était un élu local de l'Algérie française. Après son baccalauréat, Paul Robert s'oriente vers des études de droit et d'économie. Président de l'AG des étudiants, il réalise en 1933 à Alger la Maison des étudiants, avec cinq étages, un restaurant universitaire, des salles de travail. Il s'installe ensuite à Paris où il obtient des diplômes en droit public, économie politique et droit romain ; renonçant au barreau pour l'enseignement, il prépare un doctorat.

Pour avoir un lexique personnel utile dans ses études, il s'essaie alors à rassembler selon quelques thèmes, sur des cahiers écrits à la main, des mots du grand Littré. Lors de son service militaire, de 1936 à 1939, Paul Robert est affecté au service du Chiffre du ministère de la Guerre, où il est chargé de concevoir et de rédiger un manuel de cryptographie auquel il donnera la structure d'un... dictionnaire. Libéré, Paul Robert retourne à Alger où il termine sa thèse d'économie politique : *Les Agrumes dans le monde*. La guerre le mobilise à nouveau, toujours au décryptage, jusqu'à l'armistice, puis de nouveau de 1942 à 1945, période pendant laquelle il fait de fréquents déplacements entre Alger et Londres. Rendu définitivement à la vie civile, il soutient enfin sa thèse.

Malgré ses succès universitaires, il ne parvient pas à trouver sa voie. Il prend la gérance d'une petite librairie familiale au Quartier latin.

Il reprend les cahiers dans lesquels il avait tenté divers classements par association d'idées et, en quelque sorte pour s'occuper, commence à réfléchir sur un dictionnaire idéal à la fois analogique et alphabétique. Ce jeu se transforme vite en un travail très prenant et de longue haleine. En 1950 le premier fascicule de son dictionnaire obtient un prix de l'Académie française ; dès lors il n'a cessé d'achever l'ouvrage commencé. Il installe sa société d'édition au Maroc, mais les événements l'obligeront ultérieurement à la transférer à Paris. En 1952 – 1953, il recrute, sur concours, deux excellents collaborateurs : **Alain Rey**

et **Josette Rey Debove**. C'est fin juin 1964 qu'il achève le sixième et dernier tome du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*.

Paul Robert venait de réaliser un grand dictionnaire de langue française, digne de succéder au Littré, avec bien sûr beaucoup de citations plus récentes. Sa société s'intitulait d'ailleurs : *la Société du nouveau Littré*. Le succès de l'ouvrage est dû au principe analogique, mais plus encore à la qualité des définitions. Les éditions Robert allaient prendre une place importante, à côté de la Librairie Larousse, dans la lexicographie française. Un supplément est venu s'ajouter en 1971 ; ce supplément a confirmé Alain Rey et Josette Rey Debove comme de très grands lexicographes.

Paul Robert, devenu conférencier, se déplaçait beaucoup. Il est décédé en 1980 à Mougins.

En 1985, paraissait une deuxième édition en 9 volumes revue et corrigée : le *Grand Robert de la langue française* sous la direction d'Alain Rey.

Après nous être intéressés aux grands dictionnaires élaborés au XX<sup>e</sup> siècle par des maisons privées, parlons de ceux rédigés à la même époque dans le cadre d'institutions publiques. À ces institutions qui n'ont pas les contraintes commerciales du privé, on reprochera peut-être la lenteur, mais on doit en même temps leur reconnaître la qualité d'une recherche désintéressée et d'une production majeure.

## LE DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE 8<sup>e</sup> ET 9<sup>e</sup> ÉDITIONS

---

La **huitième édition** du *Dictionnaire de l'Académie française* est en 2 volumes parus respectivement en 1932 et 1935. Elle diffère peu de la précédente. La linguiste Nina Catach devait écrire : « Après une gestation de plus d'un demi siècle, [cette édition] semble l'immobilisme même, effaçant même les timides essais de libéralisation de l'usage qui caractérisent la précédente... » Elle pensait surtout à l'orthographe ; on note en effet quelques rétablissements étymologiques. Quant aux mots nouveaux, ils ne seraient guère plus d'une dizaine sur 3 000.

La **neuvième édition** est en cours d'élaboration et d'édition. Elle paraît sous deux formes :

- en volumes : il y en a actuellement deux (jusqu'à mappemonde), édités par l'Imprimerie nationale et Arthème Fayard, respectivement en 1992 et 2000.
- en fascicules : 30 parus à ce jour, le dernier en octobre 2007 (jusqu'à piécette).

Maurice Druon, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, écrivait dans la préface que le dictionnaire reste celui du bon usage ; les exemples ne sont pas des citations d'auteurs mais sont fabriqués ; par rapport à l'édition précédente, un certain nombre de mots devaient être supprimés mais 10 000 ajoutés – de niveaux de langue parfois inattendus (ainsi : *barbant bosser, bouffer, barda, biffe, bizuth, connerie...*) – avec une préoccupation nouvelle : la francophonie. Concernant l'orthographe, l'Académie n'a pas fait immédiatement et définitivement sienne la réforme parue au *JO* le 6 décembre 1990, mais en attendant que l'usage tranche, les graphies nouvelles sont regroupées en un certain nombre de pages vertes en fin de tomes.

## LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE

---

Le T.L.F. a été élaboré dans le cadre d'une institution publique : le C.N.R.S.

En 1957 eut lieu à Strasbourg un important colloque organisé par un grand universitaire, le romaniste **Paul Imbs** (né en 1908). Les meilleurs romanistes et lexicologues étaient présents, notamment **Bernard Quemada** (né en 1926, d'origine espagnole), alors enseignant à l'Université de Besançon ; ses travaux en lexicologie nouvelle assistée par la technique alors en pointe de la mécanographie étaient bien connus et attiraient des chercheurs de partout. C'est à ce colloque que s'esquissa le vaste projet d'un *Trésor général de la langue française*.

En 1959, le général De Gaulle souhaite donner un nouveau souffle au CNRS ; il manque alors un projet d'envergure en sciences humaines ; pourquoi pas un grand dictionnaire national ? Paul Imbs ne manquera pas l'occasion. Sa proposition retient immédiatement l'attention. Pour la réaliser, le CNRS acquiert le plus gros ordinateur existant alors : le Gamma 60 Bull.

Les 7 premiers volumes seront dirigés par Paul Imbs, devenu en 1960 recteur de l'Académie de Nancy, et c'est donc à Nancy qu'on installa le laboratoire, groupant plus d'une centaine de chercheurs et de techniciens, avec le fameux Gamma 60 Bull. La parution des premiers volumes s'échelonna de 1971 à 1979. Tout naturellement, quand Paul Imbs prit sa retraite, c'est à Bernard Quemada que l'on confia la direction de l'entreprise : les 9 volumes suivants furent publiés de 1980 à 1994.

À noter que Bernard Quemada fut vice-président du Conseil supérieur de la langue française de 1989 à 1999 (le Premier ministre en étant de droit le président).

On jugera de la modernité du TLF sur ce chiffre : dès 1969, les rédacteurs ont disposé de la base documentaire la plus importante pour le français, avec 80 000 000 de mots sur bandes perforées, transférées plus tard sur support magnétique. Le corpus était constitué par le dépouillement de plus de 3 000 textes de 1790 à 1960, 80 % littéraires et 20 % scientifiques. On a abouti à un ouvrage de 23 000 pages avec plus de 100 000 mots traités et 500 000 citations.

Dans chaque article les sens des mots sont rigoureusement ordonnés selon une filiation chronologique, le type de passage d'un sens à l'autre étant bien précisé (extension, analogie, métonymie, métaphore). Cette partie descriptive de l'article est suivie d'une rubrique historique et étymologique. Enfin on peut trouver des indications sur la fréquence du mot.

Ajoutons que le TLF est sans doute le grand dictionnaire de langue actuellement le plus à même d'évoluer grâce à l'informatique, si les pouvoirs publics maintiennent leur soutien.

## DICTIONNAIRES DIVERS

---

Je vous ai présenté quelque 28 grands dictionnaires. Voici d'autres chiffres : d'après Jean Pruvost, spécialiste de l'histoire des dictionnaires, il y aurait eu environ 10 000 dictionnaires édités, de Robert Estienne à Émile Littré. D'autre part, la base de données bibliographiques Electre, consultable sur Minitel ou sur Internet, recensait, en avril 2008, 10 715 dictionnaires ou assimilés parus depuis 1984. Nul ne peut prétendre à une étude exhaustive d'un tel foisonnement. Dans le cadre réduit de cet exposé, nous nous bornerons, pour terminer, à esquisser une typologie.

Nous ne reviendrons pas sur la distinction fondamentale entre dictionnaires encyclopédiques et dictionnaires de langue. En revanche :

1) Citons d'abord les **dictionnaires bilingues** ou **plurilingues**, dits de traduction, qui s'opposent aux monolingues. Nous avons vu que le premier dictionnaire de langue française, celui de Robert Estienne, n'était pas vraiment monolingue, c'était proprement un dictionnaire latin-français retourné. Parmi les tout premiers dictionnaires de traduction, le plus célèbre est sans aucun doute le *Dictionarium* ou *Dictionnaire polyglotte* de l'érudit italien **Ambrogio Calepino** (vers 1440 – 1510). Cet ouvrage, d'abord consacré en 1502 aux seules langues latine, italienne et française, comptera ensuite jusqu'à dix langues mises en parallèle. On disait à l'époque le *Calepin* comme on dit actuellement le *Larousse* ou le *Robert*. Il y eut plusieurs éditions du *Calepin* jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Et bizarrement, vous le savez, calepin a fini par prendre le sens de petit carnet.

Il n'y a pas lieu de s'étendre davantage sur ces dictionnaires de traduction. Mais, pour l'anecdote, disons qu'une librairie parisienne, la *Maison du dictionnaire*, offre dans les domaines les plus variés des dictionnaires mettant en parallèle le français et, dans l'ensemble au total, 160 langues de toutes les parties du monde, sans oublier les langues régionales de France.

2) Les dictionnaires abrégés, en 1 volume, ou **petits dictionnaires**, s'opposent aux grands dictionnaires en plusieurs volumes que nous avons étudiés. Ces petits dictionnaires sont sélectifs en fonction de leur usage, en fonction du public cible. Robert Estienne, déjà, en 1542, n'a-t-il pas fait un *Dictionariolum puerorum* ? *Dictionariolum* est un diminutif : il s'agit d'un petit dictionnaire pour les enfants. Et de nos jours existent de même des *Larousse* et des *Robert* pour les enfants.

Le *Dictionnaire fondamental* de **Georges Gougenheim** (1958) n'est pas un abrégé ; il a été élaboré à partir de données statistiques de fréquence des mots pour l'enseignement du français aux étrangers.

De format très réduit, destiné au public scolaire, le *DFC (Dictionnaire du français contemporain)* (1967) n'est pas non plus un abrégé ; **Jean Dubois** l'a rédigé d'après des théories linguistiques rigoureuses (synchronie stricte, distributionalisme).

Mais il faut surtout parler de ces petits dictionnaires portatifs, ces usuels à l'usage du grand public qui s'opposent aux grands dictionnaires des bibliothèques. Tout le monde les connaît. Il s'agit, bien sûr, avant tout du *Petit Larousse*.

C'est en 1905 que paraît le *Petit Larousse illustré*, avec, comme c'est devenu une tradition, le millésime de l'année suivante, c'est-à-dire 1906. Ce nouveau dictionnaire, destiné à un large public, et en particulier aux collégiens et lycéens, bénéficiait du travail fait pour le *Nouveau Larousse illustré* en 7 volumes, terminé en 1904 ; les deux ouvrages furent conçus et dirigés par **Claude Augé**, devenu très compétent pour la mise en forme condensée de l'information et son illustration.

C'est surtout le *Petit Larousse illustré* qui a rendu célèbres ces devises : « Je sème à tout vent » (dans le logo Larousse jusqu'en 1993) et « Un dictionnaire sans exemples est un squelette » (en début d'ouvrage jusqu'en 1966).

Le *Petit Larousse illustré* est divisé en trois parties : les mots communs ; puis les fameuses pages roses, c'est-à-dire les locutions latines et autres ; enfin ce qu'on appelait « histoire et géographie », c'est-à-dire les noms propres.

L'ouvrage est révisé chaque année et régulièrement beaucoup remanié. Le titre a pu varier légèrement (*Nouveau petit Larousse illustré*, *Petit Larousse* etc). Mais, quel que soit le titre, la sortie du nouveau millésime éveille toujours la même curiosité pour les néologismes et les noms propres qui font leur apparition.

Vendu en 1906 à 200 000 exemplaires, le *Petit Larousse* a dépassé le million d'exemplaires en 2000. L'édition 2002, par exemple, répertorie 50 000 mots avec des développements encyclopédiques pour ceux qui demandent ce type d'informations, 28 000 noms propres, une centaine de planches, 4 600 images, photos ou dessins. Le *Petit Larousse* fait partie du patrimoine français : Marianne et la Semeuse sont cousines.

Le *Petit Robert*, lui, parut en 1967 et connut aussitôt un accueil chaleureux. Il est devenu aujourd'hui la référence pour la langue française : les dernières éditions, toujours non illustrées, réunissent, de l'Hexagone mais parfois d'ailleurs, 60 000 mots, 300 000 sens, sans oublier les renvois analogiques. L'ouvrage comporte aussi 41 000 citations littéraires, classiques et contemporaines, l'étymologie et le classement historique des sens, des synonymes, antonymes et homonymes et la prononciation en alphabet phonétique.

Il y a ainsi un couple de petits dictionnaires très connus, tout à fait complémentaires, l'un le *Petit Larousse*, encyclopédique, bien que décrivant aussi la langue, et l'autre le *Petit Robert*, dictionnaire de langue, essentiellement littéraire.

3) Des **dictionnaires spéciaux sélectifs en fonction des différents domaines référentiels étudiés**. Dès les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles paraissent des dictionnaires de vénerie (Guillaume Budé), héraldique, arboriculture, marine, pharmacie, médecine, architecture... De nos jours il y a des dictionnaires thématiques de toutes sortes. En consultant au hasard un catalogue, je cite : *astronomie*, *cinéma*, *mythologie*, *philosophie*, *psychologie*, *religion*, *sexualité*, etc. Ils relèvent du genre encyclopédie de vulgarisation. Il y a aussi des dictionnaires terminologiques à l'usage des spécialistes. Nous n'en dirons rien de plus si ce n'est que, parmi eux, il en est de linguistiques : *Lexique de la terminologie linguistique* (J. Marouzeau), *Dictionnaire de linguistique* (J. Dubois), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (O. Ducrot).

4) Des **dictionnaires spéciaux sélectifs en fonction des différents aspects de la langue étudiés** : dictionnaires

- de synonymes : il y en a eu dès les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais on cite surtout celui de Lafaye (1841) pour son influence sur certains grands lexicographes ;

- analogiques : on cite comme précurseur celui de Boissière (1862) ;

(Ces deux sortes de dictionnaires sont très utiles pour l'expression : ils sont dits d'encodage – le *Grand Robert* est tout à la fois de décodage et d'encodage.)

- d'argot : le premier dictionnaire d'argot est celui de Chéreau (1628) (argot des voleurs) ; le dernier est sans doute un *Lexik des cités*, (2007) préfacé par Alain Rey (argot des jeunes des quartiers difficiles) ;

- *du français non conventionnel* de Jacques Cellard et Alain Rey (1980),

- des gros mots ;

- des anglicismes ;

- des néologismes ;

- *des mots sauvages* ou *abracadabrantiques* (Rheims) (ce sont les hapax d'auteurs) ;

- *des mots qui n'existent pas...* - *des mots perdus...* - *des mots à la con* (P. Merle) ;

- de prononciation ; comme d'autres, ils peuvent être normatifs (Warnant, Lerond) ou selon l'*usage réel* (A. Martinet et H. Walter) ;

- de rimes ;

- étymologiques (dont le colossal Von Wartburg déjà cité) ;

- historiques...

Dans le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (1992), chaque article se divise en deux ou trois parties. Si le mot n'a aucun dérivé, il est traité en deux paragraphes : le premier concernant ses origines avant le français, le second son histoire. Le second paragraphe informe sur la date d'entrée en français, sur la forme source et les voies



de passage. Pour de nombreux articles, un troisième paragraphe est consacré à la famille du mot d'entrée. Le *Dictionnaire historique de la langue française* en est aujourd'hui à sa troisième édition.

Signalons un *Dictionnaire historique de l'orthographe française* (Nina Catach). Synchroniques savants concernant des périodes anciennes : ancien français, moyen français, français classique.

Cette liste est loin d'être exhaustive.

Un ouvrage est à mettre à part : le *Dictionnaire culturel en langue française* rédigé sous la direction d'Alain Rey et paru en 2005 aux éditions Le Robert : une « rey-volution » comme disait la publicité. Alain Rey écrit lui-même : « Délibérément ce *Dictionnaire culturel en langue française* a été pensé comme un anti-dictionnaire et une contre-encyclopédie. Le dictionnaire de langue cherche à inventorier les manières de dire, l'encyclopédie à parcourir le cycle des choses à connaître. Ils ont leur noblesse, mais ils me paraissent aujourd'hui insuffisants. Qu'on le veuille ou non, la description du français n'est après tout que la description du français. Mais déjà on s'aperçoit en étudiant la langue française qu'elle n'est pas isolée des autres langues, civilisations et cultures. Mon projet dans le *Dictionnaire culturel* a consisté à conduire le lecteur des mots aux visions du monde qui s'élaborent à partir du langage dans différentes cultures. » (cf. par exemple l'article *cerisier*). Grâce aux 1 320 articles de synthèse ou encadrés qui constituent un tiers de ce dictionnaire, le lecteur pourra trouver son propre parcours à travers l'histoire universelle en langue française des idées, des savoirs, des pratiques et des passions humaines. Dix ans de rédaction par une équipe permanente de plus de 100 personnes n'ont pas été de trop pour venir à bout des 4 volumes, soit 9 000 pages.

5) Pour terminer, disons que certains ouvrages n'ont de dictionnaire que le nom et l'ordre alphabétique ; ce sont des **pseudo-dictionnaires**, œuvres littéraires, polémiques ou humoristiques. Citons, exemples très divers :

- le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (1764), œuvre polémique à laquelle a d'ailleurs répondu un *Dictionnaire antiphilosophique* d'un certain abbé Chaudon ;
- le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, écrit entre 1850 et 1860 – publication posthume de 1913 – répertoire et critique des préjugés des contemporains ;
- le *Dictionnaire promenade* (1989) d'Hamburger, professeur de médecine et académicien, pourrait s'intituler pensées ;
- et, tout à fait différent, le *Dico Sarko* (mars 2008), préfacé par Alain Rey, dans un registre humoristique et impertinent.

## DICTIONNAIRES ET INFORMATIQUE

---

L'informatique, c'est-à-dire ordinateurs, cédéroms, internet, a apporté et apporte aux dictionnaires de très grands changements dont on ne mesure peut-être pas encore toute l'importance et toutes les conséquences. Les avantages s'en trouvent à différents stades :

1) de la rédaction, notamment par la constitution de bases de données, pour établir la nomenclature et choisir les exemples cités, avec possibilité de modifier et compléter l'ouvrage ultérieurement et indéfiniment. L'informatique sert également aux calculs de fréquence.

2) du stockage, le support étant de dimensions très réduites : on aura par exemple un petit disque au lieu de plusieurs volumes de grand format.

3) de la consultation. On y gagne en possibilités et rapidité : l'informatique permet toutes sortes de requêtes ; ainsi on peut recenser presque instantanément les verbes de tel type, retrouver telle citation à partir de quelques mots ; de même utiliser un correcteur d'orthographe est plus facile que se reporter à un dictionnaire. On y gagne en souplesse : l'hypertexte laisse le lecteur, qui n'est plus astreint à une approche linéaire, décider à sa guise de son cheminement dans le document. La définition est parfaitement illustrée par le multimédia : on comprend par exemple très bien ce qu'est une éclipse en la voyant, ce qu'est le chant de tel oiseau en l'entendant. Enfin Internet multiplie sans limites le nombre de lecteurs potentiels.

Sans entrer dans le détail, on notera qu'ont été mis sur cédéroms, à partir de 1997, de grands dictionnaires anciens : *Richelet*, *Furetière*, *Littré* et *Larousse du XIX<sup>e</sup>*, ainsi que huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* ; à partir de 1999, le *Grand Robert*, le *Petit Robert*, le *Petit Larousse*, etc. Il existe une *Encyclopédie Larousse multimédia*.

On peut consulter en ligne sur Internet, gratuitement, le *Littré*, le *TLF*, la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, le nouveau *Dictionnaire du moyen français*... ainsi que, sur abonnement, le *Grand Robert*, la base de données *Frantext*, la plus importante pour le français dont l'origine est due aux rédacteurs du *TLF*.

Il est significatif que l'on n'ait pas envisagé de version sur papier pour le nouveau *Dictionnaire du moyen français*, que le *Quid* n'existe plus sur support en papier. En revanche, sur Internet, l'encyclopédie *Wikipédia*, pourtant pas toujours fiable, est de plus en plus consultée et, depuis mai 2008, le nouveau site *larousse.fr* propose une consultation gratuite de son encyclopédie.

La grande aventure des dictionnaires commencée au XVI<sup>e</sup> siècle n'est pas achevée : l'informatique la relance vers de plus vastes horizons.

Au terme de cette promenade lexicographique, nous sommes à même d'éviter des méprises. La première consisterait à évoquer « le » dictionnaire comme s'il s'agissait d'un ouvrage unique : « Tu n'as qu'à chercher dans le dictionnaire », dit-on. Non, il n'y a pas un dictionnaire, mais le choix entre beaucoup de dictionnaires.

La seconde serait de penser que tout ce qui est dans le dictionnaire est indiscutable, et que ce qui n'y est pas n'existe pas : « Ce n'est pas français, ce n'est pas dans le dictionnaire ». En fait, tout dictionnaire est toujours en retard par rapport à l'évolution de la langue.

Il faut connaître la date et le type du dictionnaire, ne pas chercher par exemple un mot comme cinéma ou une citation de Proust dans le *Littré*, un schéma illustrant le fonctionnement du cœur dans le *Petit Robert* ou des citations d'auteurs avec le mot *cœur* dans le *Petit Larousse*.

D'autre part, un dictionnaire ne doit pas être sous-utilisé : ainsi il ne faut pas oublier que *Le Robert* est analogique et le *Larousse* de Guilbert une encyclopédie linguistique.

J'espère qu'après avoir eu la patience d'écouter jusqu'au bout cet exposé sur les dictionnaires, vous saurez les utiliser avec plus de profit.